

# INTERMÈDE. OUVRIR LA CROISÉE

## Pierre Chabard

85

La pratique de la recherche « à la croisée » de l'architecture et des sciences humaines et sociales (SHS), en dépit de la figure symétrique induite par cette métaphore, se confronte à un irréductible déséquilibre. Les sciences humaines constituent, en effet, un champ scientifique constitué alors que l'architecture, même si elle a été régulièrement traversée par des tentatives de fondation épistémologique, n'est et ne sera jamais une science. Aucun consensus stable ne permet de la définir clairement (métier, profession, culture ou discipline) et de la situer définitivement entre ses aspirations théoriques et son horizon opérationnel. Cette dissymétrie est aussi problématique que féconde, car elle implique que la rencontre interdisciplinaire soit toujours singulière, impossible à modéliser ou à instituer. Par conséquent, ses modalités doivent sans cesse être repensées, reconstruites, qu'il s'agisse de l'importation d'outils ou de concepts sociologiques pour interroger autrement les processus à l'œuvre dans le monde de l'architecture et de la construction (dans le cas de M. Ghyoot) ou, *a contrario*, de la prise en compte de la complexité de l'objet architectural par une branche des SHS pour en repenser les méthodes (à la manière du criminologue D. Scheer).

L'incontournable et fondamentale singularité de ces démarches hybrides exige un travail d'autoréflexivité par lequel le chercheur (architecte ou sociologue) interroge sans cesse son rapport à l'objet. Car non seulement celui-ci évolue au fil de la recherche et des glissements interdisciplinaires, mais il s'inscrit également dans toute une histoire, toute une généalogie de travaux et de tentatives antérieurs. Stimulée par les renouvellements théoriques au sein des SHS postlatouriennes, une nouvelle génération de chercheurs réinvente ses transactions croisées avec l'architecture. Il n'en demeure pas moins que celles-ci n'ont cessé de se nouer, depuis au moins un demi-siècle, avec une intensité toute particulière dans les années 1970-1980 ; à tel point qu'il est aujourd'hui possible et fructueux, comme le montrait un récent colloque organisé par Olivier Chadoin

et Isabelle Grudet<sup>1</sup>, de les analyser et de les mettre en perspective avec les outils de l'histoire, voire de la sociohistoire. La connaissance et l'examen critique de ce passé déjà très vaste ne peuvent qu'armer les chercheurs dans leur nécessaire gymnastique autoréflexive, les aider à objectiver leurs trajectoires épistémologiquement inconfortables, mais surtout affûter leur faculté d'ouverture, voire d'inventivité, dans l'élaboration théorique.

La théorie, en sciences humaines comme en architecture, est capable du meilleur comme du pire. À une extrémité du spectre, elle se perd en une scolastique hermétique, complaisante et autoréférentielle qui ne sert le plus souvent qu'à conforter les frontières disciplinaires et à faire valoir les potentats universitaires. Pourtant, à son meilleur, elle peut constituer un formidable levier pour mettre en crise les concepts, les outils, les méthodes, afin de les réarmer, de les mettre au service d'une compréhension radicalement renouvelée de nos objets. La théorie peut-elle être autre chose que cette prise de risque, cette tentative hypothétique de comprendre, d'éclairer un peu de la complexité, de la fugacité du réel ? Dérivant du grec *theorein* qui signifie « contempler, observer », on pourrait définir la théorie comme un regard sur l'objet, depuis un point de vue lui-même instable, qui doit toujours être réajusté afin d'ouvrir le plus d'horizons. Nombre de sociologues, de Becker à Bourdieu, ont filé cette métaphore optique, voire photographique, pour définir la théorie. Dans le même registre, nous pourrions, à notre tour, user d'une analogie architecturale. En effet, la « croisée » qui désigne métaphoriquement ces démarches interdisciplinaires n'a pas qu'un sens commun de « point d'intersection ». Dans la langue de l'architecte, elle signifie aussi la fenêtre ; celle, au fond, que chaque chercheur ouvre dans la muraille de l'ignorance et dans l'obscurité des phénomènes.

Ainsi, nos recherches « à la croisée » ne produisent jamais qu'une théorie provisoire, toujours à construire, qui permet d'éclairer un objet

toujours singulier, mais elles nous situent, par là même, en un lieu dont il nous faut apprécier toute la saveur topologique : à la frontière, au bord, à l'interface entre le confort du connu et le vertige de l'inconnu, et, finalement, dans une situation de chiasme ou de pivot. L'interdisciplinarité, bien qu'elle fasse sans cesse l'objet de discours très valorisants, reste généralement mal considérée par les disciplines constituées et dominantes, qui la voient comme un phénomène secondaire et périphérique. Pourtant, dans la période de crise et de scepticisme intellectuels que nous vivons (et qui ne laisse indemne aucune discipline), les transactions transfrontalières qui se tissent « à la croisée » ne peuvent qu'acquérir une nouvelle centralité.

**Pierre Chabard** est architecte, diplômé en 1998 de l'École d'architecture de Paris-Belleville. Titulaire du DEA « Projet architectural et urbain » (2000), il soutient sa thèse de doctorat en mars 2008 (*Exposer la ville : Patrick Geddes et le Town Planning Movement*, Université Paris VIII). Maître-assistant en histoire de l'architecture depuis 2004, il enseigne à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette et à l'École spéciale d'architecture. Contributeur occasionnel de plusieurs revues d'architecture, il a fait partie du comité de rédaction de la revue *Le Visiteur* (2001-2003), avant de cofonder la revue de critique architecturale *Criticat* (2007).

## 1

Colloque international  
« La sociologie de  
l'architecture : un domaine  
de savoir en construction »,  
tenu les 17 et 18 octobre 2011  
à l'École nationale supérieure  
d'architecture de Paris-  
La Villette.